LES POISSONS D'AVRIL,

DE L'ASSEMBLÉE NATIONALE,

DE LA COMMUNE, &c. &c.

A PARIS.

De l'Imprimerie du Pere LALIGNE, rue du Chat-qui-pêche, N.° 100.

1790.

Cote FRC 6924

Mf W14067

LES
POISSONS D'AVRIL
DE L'ANNÉE
Mil sept cent quatre-vingt-dix.

PAUVRE Français ! que je plains ton sort ! De tous ceux que tu as choisis pour briser les chaînes sous le poids desquelles tu gémissois depuis si long-temps, il n'en n'est pas un qui ne travaille à ta ruine ; donnes-toi la peine de me lire, laisse de côté cet enthousiasme dont tu es la triste victime, & tu verras que toutes les belles promesses qu'on t'a faites, ne sont que des Poissons d'Avril. Tu t'es plaint avec raison de l'ancien Gouvernement ; les Grands étoient des despotes,

THE NEWBERRY LIBRARY CHICAGO

des tyrans, & le pauvre peuple n'étoit qu'un tas d'êtres mépriſés, qu'une claſſe de malheureux eſclaves; on lui ôtoit ſes biens, ſa liberté, & pour peu qu'il criât à l'injuſtice, on le ſacrifioit: mais qu'il ſe retrace tant qu'il voudra toutes les horreurs dont le deſpotiſme miniſtériel s'eſt autrefois rendu coupable, qu'il maudiſſe les noms de tant de ſcélérats qui jouerent ſi indignement l'humanité, je ſoutiens, & j'ai malheureuſement l'expérience pour moi, oui, Peuple aveugle & imbécile, je ſoutiens, à la face de la terre, que l'état affreux où tu es préſentement réduit, eſt cent fois pis que celui d'où tu viens de ſortir.

Tu deſiras, tu demandas des Etats-Généraux; ta ſotte crédulité te fit mettre ta confiance dans ceux qui ſe diſent les Peres de la Patrie; chaque Député devint pour toi une divinité ſur l'autel de laquelle tu aurois ſacrifié juſqu'à ta perſonne même. Quand ils traverſerent Paris, ce jour de troubles où le Roi ſe

rendit dans cette Capitale, chaque mere ſe répandoit en éloges, & diſoit à un fils qu'elle ſerroit dans ſes bras, regarde bien, mon enfant, regarde bien ces hommes-là, ce ſont les Libérateurs de la Patrie ; ce ſont eux qui ont mis fin à notre eſclavage, & qui conſacrent généreuſement leurs veilles pour nous procurer du vrai bonheur. Chaque Décret [illegible] l'aſſemblée de nouveaux tyrans, a été loué, applaudi, comme s'il eût été l'ouvrage de Minerve elle-même : mais, ô Peuple inſenſé ! eſt-ce que la ſageſſe d'un Décret qui ſupprime les chaſſes, ſi funeſtes à tes moiſſons, qui détruit quelques abus, doit te faire regarder comme ſages tant d'autres décrets qui te ruinent, qui t'ôtent le pain ? Tous les bavardages que ces Meſſieurs ont fait ſur les finances rendent-ils l'argent plus commun ? ne faut-il pas donner 60 liv. pour changer un billet de 1000 liv. ? Le payement des penſions ſe fait-il plus exactement qu'auparavant ?

Français ! ſois aveugle tant que tu voudras, fais-toi gloire de vanter la ſageſſe de tes Députés, de vanter leurs Décrets, je ne me laiſſe point entraîner par le torrent, & je dis hautement, duſſé-je être pendu, que les Députés, à quelques-uns près, ſont gueux & voleurs comme les anciens Miniſtres, ou des ſots indignes du choix que l'on a fait d'eux, puiſqu'ils ne ſavent pas faire le bien. Après t'avoir montré bien clairement que l'Aſſemblée nationale n'a gueres fait que des ſottiſes, je vais te montrer auſſi clairement que la Commune de Paris ne travaille pas moins à la ruine de la France, que l'Aſſemblée nationale elle-même. Qu'as-tu à me dire de bien au ſujet de la Commune? Elle a reçu des ſommes immenſes pour remédier à nos maux, & elle ne les a employées en partie qu'à des repas, à des illuminations auſſi ſcandaleuſes qu'inutiles, à faire chanter des *Te Deum* en réjouiſſance de tes malheurs. Elle n'a rendu compte de ces dépôts ſa-

crés qu'aux Traiteurs, aux Marchands de vin & aux Catins, chez leſquels ils ſont paſſés. Voilà, Pariſiens, ce que j'ai à dire de moins déſavantageux ſur la Commune. Je ſais que ceux qui jugent de ſa probité par de ſéduiſantes affiches expoſées au Public, doivent avoir une haute idée d'elle; mais je laiſſe ces placards aux ſots, & j'examine de près leur conduite, qui ne me laiſſe voir en eux que des gueux qui nous dupent. Hélas! de quelque côté que je me retourne, je ne vois qu'abus crians; je ne rencontre que des ſcélérats qui nous trahiſſent.

On ſe récrioit autrefois contre l'iniquité des Juges, contre des procédures odieuſes, & l'on conſerve aujourd'hui un Corps qui ne craint point, dans un temps de ſoi-diſante liberté, de ſacrifier indignement l'innocent. Un Marquis de Favras eſt ſoupçonné d'avoir trempé dans une conſpiration, & le Châtelet le condamne à expirer ſur un échafaud. Un Bézenval, fieffé ſcélérat, eſt reconnu cou-

pable; mais il eſt l'ami de la Cour, il a de grands protecteurs, & il échappe aux ſupplices que lui avoient juſtement mérité la plus noire trahiſon. Après tant de ſcélérateſſes, qui pourroit ne pas trembler pour la perte entiere de la France?

A tous ces Corps, dont chacun doit ſe déclarer ennemi, il s'en joint un autre dans ce moment-ci qui ſemble nous réſerver de nouveaux troubles. La Bazoche, qui, malgré ſes promeſſes de fidélité à la Nation, exprimées dans l'affiche du Diſtrict des très-Petits-Peres, n'eſt compoſée que d'un tas de Clercs affamés, aboye & ſe fait placarder dans toutes les rues de Paris. Le déſeſpoir de ne pouvoir plus montrer un patriotiſme qui coûtoit 7 à 800 liv. par jour, lorſqu'ils gardoient, à Brie-Comte-Robert, leur cher ami Bézenval; le chagrin de ne plus garder que des ſalles & des appartemens à louer; le déſeſpoir d'avoir perdu la maiſon d'un Procureur, où ils faiſoient l'apprentiſſage de voleurs, les porte à faire du bruit, & à exciter une contre-révolution.

Le Clergé, d'un autre côté, peu capable de ſentimens d'honneur, a recours aux plus ſourdes menées, pour ſe maintenir dans la plus ſcandaleuſe opulence dans laquelle il étoit accoutumé de vivre. Un Evêque débauché, plus voluptueux qu'un Satyre, craint de voir diminuer des revenus qui ſervoient à entretenir des concubines, à payer une loge de Spectacle, à afficher un luxe inſultant. Voilà, Français, les hommes, les ſcélérats ſur leſquels ſont fondés tes eſpérances. Peux-tu donc, de bonne-foi, t'aveugler plus long-temps, & regarder comme tes bienfaiteurs ceux qui te dupent & te préparent les plus grands malheurs, en te donnant d'avance des *Poiſſons d'Avril*.